

Quand la politique s'emmêle

J'ai toujours eu un rapport compliqué avec la politique. Non pas que je sois particulièrement politisé, mais le milieu dans lequel j'évoque attire forcément des poissons plus ou moins gros et même des requins. Dès que les lumières du stade s'allument, les moustiques convergent vers les ampoules pour montrer à quel point ils sont beaux et forts. Dès qu'un record tombe, le politique se l'approprie même s'il n'est aux affaires que depuis quinze jours. Quand un sportif réussit un exploit, il lui est rapidement volé par les mouches à merde bien peignées derrière leurs bureaux. « C'est le symbole de la France qui gagne ». « J'ai toujours soutenu le sport dans ma circonscription ». Ce soutien se limite souvent à couper le ruban du nouveau city park de la ville ou à donner le coup d'envoi fictif du match de quinze heures.

Ma mère semble loin de ces considérations. Elle ne fait que suivre les recommandations des médecins. Comment lui en vouloir ? Eux savent, pas nous. Et ils ont été clairs : l'air de la mer fera du bien à votre petit Philippe, lui ont-ils dit. Je me suis toujours demandé en quoi un oxygène chargé en sel et en relents de fruits de mer pouvait favoriser la guérison d'une décalcification des os.

Ma jambe gauche me tire un peu, rien d'extraordinaire. J'ai toujours vécu avec cette patte un peu folle et ça ne m'a jamais gêné. On me dit handicapé. OK. Mais, pour moi, ça ne veut pas dire grand-chose. Je marche (presque) comme tout le monde. Je vais à l'école (presque) comme tout le monde. J'ai des copains (presque) comme tout le monde. Je vis (presque) comme tout le monde. C'est pourtant ce « presque » qui doit déranger mon père. Pour lui, presque, ce n'est pas assez. Presque, ce n'est pas normal. Presque, c'est dérangeant. Alors, il veut entendre parler le moins possible de son « presque-fils ». « Qu'il aille loin de la maison, puisque ce sont les médecins qui le disent, et bon débarras ! »

C'est à ça que je pense en avançant au rythme de la respiration de mes accompagnatrices. De la buée sort de leurs bouches quand elles me parlent, quand elles tentent de me rassurer. La voix douce de ma mère, d'habitude

cicatrisante, n'a que peu d'effet aujourd'hui alors que se profile le grand bâtiment en pierre de taille.

Nous sommes à Berck-sur-mer, nous remontons la rue du Calvaire. Quelle ironie ! Le décor de carte postale est bien trompeur : nous sommes dans une ville qui a basé toute sa réputation sur l'accueil des scrofuloux, des infirmes, des tuberculeux. Pas vraiment les touristes idéaux. Plutôt des âmes en peine aux corps meurtris qui cherchent, contraints ou volontaires, une solution à leur déchéance.

Pour ma part, je suis surtout à la recherche d'une logique : pourquoi rien n'est facile dans ma vie ? Elle ne fait pourtant que commencer et j'ai l'impression qu'elle a déjà été très longue. Mon enfance est très longue, mais loin d'être simple. J'ai déjà eu plusieurs vies en quelque sorte. Soyons clairs toutefois : je suis comme tous les enfants. Je vis des moments heureux, d'autres tristes. Je ris, je pleure aussi. Je joue, je m'ennuie. Une vie d'enfant qui pourrait être banale, mais qui ne l'est pas tant que ça. Sinon, pourquoi serais-je ici, au bord de la mer sans être heureux de voir l'immensité de la grande bleue ? C'est ce sentiment qui doit prédominer quand on va à la mer, non ?

Les derniers mètres ont été avalés à la vitesse d'un cheval au galop. Je n'offre pas de résistance, je ne me rebelle pas. Pourquoi le ferais-je ? J'ai trop d'affection pour

les deux femmes qui m'entourent. Je n'ai pas encore cette force de caractère et cette grande gueule qui deviendra ma marque de fabrique quand j'officialiserai sur les parquets. Je n'ai que dix ans...

Déjà nous sommes rue Lavoisier. Déjà les portes s'ouvrent. L'enfer peut commencer. J'entre au sanatorium.

Dans les premiers moments, les dames sont très gentilles. Comment pourrait-il en être autrement ? Elles sont là pour me soigner, m'aider à aller mieux. Je me souviens qu'elles expliquent à ma mère et à ma grand-mère la grande renommée de leur établissement, la pertinence de leurs méthodes et, pour ainsi dire, leur pourcentage de réussite. Comme si les centaines d'enfants passés entre leurs mains n'étaient que des numéros anonymisés, des statistiques. On pourrait être rassurés par le discours commercial bien rodé de ces dames. On en viendrait à oublier que les contrats comportent toujours des petites lignes qu'on omet de lire : celles qui vous engagent plus que de raison, celles qui vous font perdre votre âme. Ce pacte avec le diable, je l'ai signé bien malgré moi.

Vient l'heure des adieux.

— Oh, ne pleure pas, Philippe, voyons. Tu reviendras à la maison certains week-ends.

Bien sûr, maman, mais celui qui franchira le seuil de ta maison ne sera plus tout à fait le même. Ma mère m'enlace

à la suite de ma grand-mère. Je sens sa tendresse naturelle irradier tout mon être. La cigarette du condamné. Pourtant, je n'en prends pas pour perpète, seulement pour trois ans. Mais a-t-on idée de ce que représentent trois longues années dans la vie d'un enfant ? Ces trente-six mois vont être les pires de toute ma courte vie de même. De toute ma putain de vie, en fait.

Les portes se ferment. Les plaies peuvent s'ouvrir. Elles resteront béantes jusqu'à aujourd'hui.

Une fois les adultes retirés de l'équation, ces dames deviennent les « cheffaines ». C'est ainsi qu'il faut désormais appeler les femmes qui vont s'occuper de la trentaine d'enfants du sanatorium. Nous avons ici des tuberculeux, là des asthmatiques. D'autres sont juste des gamins placés pour échapper à leur destin d'enfants malnutris. J'espère pour eux qu'ils ne s'étaient pas fait d'illusions : ce qui les attend n'a rien d'une colonie de vacances !

Cette somme d'individualités juvéniles va vite disparaître derrière l'uniforme obligatoire au sanatorium. Me voilà affublé d'un short et d'un boléro vert, la couleur de l'espoir. Quelle blague ! J'en rirais presque si je ne me sentais pas aussi déprimé. Rien autour de moi ne suscite l'espoir.

Notre père s'est vraiment enfoncé dans l'alcool suite à la perte de sa carrière militaire. Notre mère le poussait de toute façon à arrêter, mais lui voulait faire sa vie professionnelle dans l'armée. Quand Philippe revenait de ses séjours à l'hôpital, papa était souvent fortement alcoolisé, ce qui n'arrangeait pas leurs relations.

Philippe n'a pas eu une belle enfance : c'est un fait. Il subissait les griefs de notre père, qui était très agressif verbalement vis-à-vis de lui. Papa a-t-il rejeté le handicap de Philippe ? Seul lui pourrait le dire. Ce qui est sûr, c'est qu'il insultait souvent Philippe par rapport à sa jambe. « Canard boiteux » ou « patte folle » étaient des expressions qu'il utilisait régulièrement.

Éclairage du frère aîné sur l'enfance du petit Philippe

Philippe by...
...Olivier Baye

Mes coéquipiers et moi étions déjà aux anges de nous rendre à Los Angeles. L.A. California baby ! Le rêve de n'importe qui. Sauf que... Si les jeux des valides se déroulent bien dans la Cité des anges, les Américains n'accueilleront pas les épreuves de basket-fauteuil. Officiellement, pour des problèmes logistiques, notamment pour l'acheminement du matériel. On n'a jamais eu la vraie explication. En tout cas, une nouvelle fois, les sportifs handis sont les dindons de la farce.

Le comité international a trouvé en urgence un point de chute pour notre compétition. Direction Stoke Mandeville pour le handibasket. Buckinghamshire, England, baby ! Bon, OK, ça le fait un peu moins. Passer de la Californie à la campagne anglaise, c'est un sacré écart. Pourtant, une fois là-bas, nous avons passé de vrais bons moments. L'organisation était top malgré les délais ultra-courts pour préparer l'événement. Nous étions logés dans des dortoirs. Moi, personnellement, ça ne me dérangeait pas : j'ai eu l'habitude de la promiscuité à Rang-du-Fliers, par exemple. Notre hôtel était assez loin de tout, même de la première boulangerie. Le matin, je prenais le bus pour aller chercher le petit-déjeuner de mes coéquipiers, afin qu'ils s'économisent au maximum. Dès le deuxième jour, j'ai même récupéré une cafetière, histoire de nous faire nous-mêmes le café du matin.

Côté compétition, je me souviens particulièrement de notre demi-finale. Et pour cause... Nous jouions contre la Suède, une équipe habituée des podiums toujours compliquée à manœuvrer. Le match est serré de bout en bout. Les équipes se rendent coup pour coup. Notre cinq majeur fait le boulot et le banc contribue aussi à la folle course-poursuite contre les Suédois. En fin de match, le score est en notre défaveur. Nous sommes menés d'un point à sept secondes du buzzer final. Nous sortons de temps-mort : Robert Perri a choisi de sortir tous les artilleurs du banc pour tenter un dernier shoot, le tir de la gagne.

Marc Guillemain est en tête de raquette, balle en main. Il doit agir vite. Je me démarque ligne de fond. Il le voit. Il me fait la passe. Je réceptionne. Je n'ai que peu de temps pour shooter. Je lance mon bras. Mon tir passe derrière le panneau et rebondit sur le bras de la planche. La balle me revient dans les mains. Sans attendre un coup de sifflet des arbitres pour une remise en jeu, je tente un nouveau tir. Ficelle. Buzzer. Fin du match.